

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1972)
Heft: 208

Artikel: Science et société
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1016297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Haro sur la recherche expérimentale! - II

Après les années euphoriques, scepticisme et désenchantement s'abattent depuis quelque cinq ans sur les scientifiques et particulièrement sur les spécialistes de la recherche fondamentale (voir dans DP 207 l'analyse de cette crise de confiance des savants confrontés à l'industrialisation de la recherche).

Face à un malaise profond qui tient autant à l'ultra-spécialisation inévitable qu'à la difficulté d'assimiler la nouvelle dimension nécessaire

saire aux travaux de pointe, des réactions s'amorcent.

Deux directions principales : rajeunir les méthodes traditionnelles d'investigation scientifique et se mettre au service de la société en abandonnant les recherches trop abstraites.

Après avoir procédé à un constat sous le titre « De l'euphorie à la contestation » dans le précédent numéro, nous passons aujourd'hui aux conclusions.

Pour ne prendre qu'un exemple, la fascination qu'exercent les problèmes de l'environnement n'indique-t-elle pas, au-delà d'une crainte de l'avenir, un oubli caractérisé des politiques scientifiques : celui de l'écologie en tant que discipline synthétique s'occupant de l'équilibre des systèmes biologiques. Et le résultat d'un tel oubli ne risque-t-il pas d'être, au lieu d'une véritable science mettant peu à peu en place ses propres concepts et méthodes, la compilation hâtive de slogans plus ou moins réactionnaires ?

Science et société

Les efforts des scientifiques, même s'ils sont destinés en partie à se donner bonne conscience, ne mettent-ils pas l'accent sur le véritable problème : plutôt qu'une crise de la science, ne s'agit-il pas d'une crise des rapports entre la science et la société ?

Le malaise n'est-il pas l'aboutissement d'une certaine façon de considérer la recherche fondamentale, qui la sépare radicalement de la

tion empirique des crédits, sans autre projet d'ensemble que le souci d'un certain équilibre entre spécialités, et le financement des disciplines à la mode ?

Un exercice difficile

Se plaçant simplement sur le plan de l'efficacité de la recherche universitaire à motivation économique, le Conseil suisse de la science, par la voix de son président, le professeur Aebi, reconnaît que le temps du « laisser faire et du laisser aller » est passé ! Mais il faudrait aller encore plus loin et chercher à poser les problèmes non seulement techniques, mais méthodologiques, politiques, philosophiques que nous voudrions résoudre à long terme, essayer de les formuler en termes scientifiques, et en déduire une certaine échelle des priorités. Exercice éminemment difficile puisque l'on peut, si l'on n'y prend garde, faire sombrer la science dans un utilitarisme borné ou la faire s'envoler vers un ésotérisme sans issue, mais nécessité politique d'un choix que ne peuvent remplacer l'invocation du libéralisme académique ou l'espoir de découvertes inespérées.

« L'importance pour un pays de vivre une aventure autonome dans le domaine de la recherche et du développement expérimental, réside surtout dans le fait que cette approche scientifique des problèmes est petit à petit assimilée en profondeur par la nation, de telle façon que l'ensemble du processus devienne une partie non négligeable de sa vie » (rapport de l'UNESCO, « Science for Development », 1971).

société : on se paie le luxe d'une petite cour de « génies », dont on espère un jour tirer quelque avantage, technique ou de prestige ?

N'est-ce pas le reste d'un mécénat dépassé que la « politique » d'un Fonds national, réparti-

Les questions à poser

De façon plus générale, une science nous fait défaut, « celle qui nous permettrait de gérer et de quantifier des systèmes complexes interdépendants. Nous manquent également les principes qui nous diraient comment les découper en sous-systèmes suffisamment isolables pour que leur analyse donne des résultats utilisables. » (« Science, croissance et société », op. cit.). Dans les décennies qui viennent, un problème fondamental risque bien d'être, en effet, celui de la prévision à long terme des conséquences des décisions. Tel est le type de question qu'il nous faudrait, nous semble-t-il, nous poser constamment ; une véritable politique scientifique, soucieuse d'orienter la science vers les problèmes de demain, nécessite une véritable « recherche sur la recherche ». Quels sont les projets du Conseil suisse de la science dans cette perspective ?

Sortir de sa tour d'ivoire

Cela implique aussi que le scientifique sorte de sa tour d'ivoire : comment, sans vivre les problèmes et les angoisses du monde, pourrait-il

contribuer à la solution des questions de l'avenir ? Cela est nécessaire aussi, pour l'assimilation en profondeur par la nation de l'apport de la pratique scientifique : méthode expérimentale, modes de vérification, exigence de probité intellectuelle. Cette influence est éminemment importante dans le domaine économique, puisque cet apport est à la base d'une certaine efficacité de notre action. Plus profondément, cela touche notre mode de pensée et notre culture. Créer des contacts, supprimer les barrières érigées par la spécialisation et la taille nouvelle de la recherche, un objectif qui dépasse de très loin la liaison université-industrie, envisagée le plus souvent sous l'angle restreint de la circulation des innovations.

Des quantités de solutions pratiques sont à trouver ; au niveau de la formation et de la carrière du chercheur, au niveau de l'enseignement général et de la *vulgarisation* qui semble primordiale, au niveau des centres de recherche où il faudrait insister sur une pluridisciplinarité effective.

Nous voudrions insister ici sur la vie politique : nous avons vu la disponibilité de certains scientifiques et leur intérêt dans les problèmes de

« La poursuite de la croissance dans les économies utilisant complètement leurs ressources en hommes et en capital, apparaît donc comme fondée principalement sur une grande réceptivité aux réformes structurelles et aux changements technologiques, elle-même fondée sur une attitude scientifique en face des problèmes de production : c'est-à-dire sur une approche scientifique qui imprègne la façon de penser de l'ensemble des couches sociales du pays » (rapport de l'UNESCO, « Science for Development », 1971).

prévision et d'analyse des conséquences à long terme des décisions. Sans doute s'agit-il là d'une

version moderne de ce vieux désir de la communauté scientifique de contrôler l'utilisation de la science et de la technologie. Plutôt que la formation d'un « lobby » des scientifiques — au demeurant peu réaliste — il faudrait encourager leur participation plus complète dans les débats publics et les groupes d'étude qui se multiplient sur les problèmes contemporains : énergie nucléaire, croissance par exemple. Ils pourraient apporter sans doute une information plus complète et moins émotionnelle que les bries diffusées par les mass-media et aider ainsi la communauté à prendre une décision en connaissance de cause.

Deux objectifs

Orienter la science vers la recherche, non pas tant des solutions techniques mais des instruments conceptuels dont nous aurons besoin pour nous situer et agir demain, insérer par tous les moyens les scientifiques dans la société, tels nous paraissent les deux objectifs complémentaires d'une politique scientifique qui veut résolument dépasser le mécénat : tout cela nous paraît réclamé en particulier par la crise de confiance que nous avons décrite plus haut.

L'aventure

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer une crainte : vouloir trop mettre la recherche fondamentale au service de la société, on risque de la mettre « au pas » et de stériliser ainsi l'une de ses vocations : l'aventure intellectuelle, l'exploration des possibles et, par conséquent, la remise en cause du présent. En cela, le problème est assez analogue à celui des arts : art engagé, oui ! art officiel d'état, non !

FIN

LA SEMAINE DANS LES KIOSQUES ALÉMANIQUES

Poussée socialiste

« AZ-Tribune » (16. 12) publie un article, volontairement polémique, sur la stabilité, pour ne pas dire pis, des effectifs du parti socialiste en Suisse, alors que dans de nombreux pays (Allemagne, Pays - Bas, Australie, Nouvelle - Zélande) les sociaux-démocrates remportent des succès importants. Le temps d'une percée dans notre pays est-il venu ? Sébastien Speich le pense : une force socialiste puissante et unie est nécessaire pour gagner la lutte entre intérêts privés et intérêts collectifs.

Dans « SMUV-Zeitung », hebdomadaire de la FTMH (50), un éditorial commente la publicité insérée dans les journaux par la société « Helvetia-Vie » au lendemain du vote du premier dimanche de décembre (voir DP 206). La question se pose de la création de caisses du deuxième pilier proches des grandes formations syndicales et constituées, le cas échéant, avec des entreprises coopératives. A suivre.

C'est à la participation que « Die Weltwoche » (50) consacre un long article. Le journal a pris contact avec six sociétés de Suisse alémanique (dont deux coopératives) et constate que les désirs de participer sont limités. En annexe, le cas d'un certain nombre d'entreprises qui ont créé une participation financière de leur personnel, présenté, avec un point d'interrogation, comme l'alternative à la participation-codécision.

Dans le même numéro, la façon de sauvegarder le pouvoir d'achat des salariés par le paiement d'allocations de renchérissement. Tenant compte de charges fiscales de plus en plus lourdes (exemple : Zurich), Paul Klügl aboutit à la conclusion que le maintien d'un pouvoir d'achat équivalent, en cas de dépréciation de la monnaie de 7 %, exige une augmentation de traitement de 7,6 % pour un revenu brut de 10 000 francs et une augmentation de 8,7 % pour un revenu brut de 100 000 francs.